

SOUS LA DIRECTION DE
CATHERINE CHOMARAT-RUIZ

**ECLIPSES
D'ART URBAIN**
VERS UNE ÉTHIQUE DE
LA NATURE CITADINE

COLLECTION SÉRIES

EDITOPICS

A dark silhouette of a city skyline with various building shapes, positioned at the bottom of the page.

Éclipses d'art urbain
Vers une éthique de la nature citadine

Sous la direction de Catherine Chomarat-Ruiz

Table des matières

Les auteurs

Éclipses d'art urbain

Le pouvoir de l'art

L'art pris en défaut

La nature, une affaire d'éthique

Valérie Jouve ou le mimétisme urbain

Où trouver les spécimens ?

Regard entomologiste sur la ville

Stratégies de défense probables contre une menace sans nom qui pèse sur la ville

Adhérence

résistance

La photographie comme composition urbaine

Poésies et paysages urbains

Jumeler les voix

Mots publics

Nature assise

Écrire face à face

Corps rimbaldiens

Expérience interstitielle

Nouer des correspondances

Les dalles cassées de Montevideo.

Paysages panoramiques

Définitions

La vision panoramique

Le sujet

Le détail

Daniel Arasse

Roland Barthes

Le problème

Ma mère

L'obstacle

De la dalle à la ville

Diversité

L'idée de la nature dans l'historiographie urbaine

Naturalisme urbain au siècle des Lumières

L'insertion du pittoresque dans le paysage du XVIIIe siècle

Le thème de la nature dans le modernisme

Raison et nature dans le paysage urbain moderniste

Ville et durabilité dans la contemporanéité

Les diverses représentations de villes durables : projets et discours

Considérations finales

Les auteurs

Marc André Brouillette est poète et professeur au département d'Études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Ses travaux portent sur l'espace et le paysage dans la poésie contemporaine. Il a créé le site (<http://plepuc.org/>) consacré à la présence des textes littéraires dans l'espace public au Canada.

Catherine Chomarar-Ruiz est professeur en sciences de l'art à l'université de Valenciennes. Ses travaux d'épistémologie portent sur les concepts qui, issus du paysagisme, de l'architecture ou de l'urbanisme, permettent de connaître nos cadres de vie.

Aline Gheysens, diplômée de l'École de recherche graphique de Bruxelles (2009), est doctorante à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles. Ses recherches consistent en une exploration théorique et photographique des rapports qu'entretiennent imaginaire et paysage.

Maria José A. Marcondes, docteur en architecture et urbanisme (université de São Paulo) est enseignante en architecture du paysage à la faculté d'ingénierie, d'architecture et d'urbanisme à l'Unicamp (Campinas, Brésil) et dans le cadre du Programme d'études supérieures en arts visuels à l'Institut des arts de l'Unicamp.

Edgard Vidal intègre le CNRS (2000), puis l'EFISAL-CRAL en 2011. Ses travaux portent sur le paysage face aux mutations socioéconomiques et s'intègrent à des programmes internationaux comme « Paisagens subjetivas paisagens sociais » (avec le CNPq Brésil).

Cet ouvrage appartient à la série *Nature citadine* qui rassemble les actes du colloque international (Maison de l'architecture, Paris, 7 et 8 février 2013).

Directeur de la publication : Catherine Chomarat-Ruiz
Coordination éditoriale et correction : Emmanuelle Passerieux-Gibert
Maquette epub et site Internet : Umazuma

ISBN : 978-2-36992-005-2

Editopics - Maison d'édition électronique
Umazuma - 29, passage Charles-Dallery
75011 Paris

contact@editopics.com

Éclipses d'art urbain

Vers une éthique de la nature citadine

Catherine Chomarat-Ruiz

Qu'apporte l'art à la nature urbaine ? Spontanément, on répondrait « l'artifice », c'est-à-dire l'ordre et la beauté – la composition – que procure l'art des jardins à la nature, que celle-ci se situe en ville ou ailleurs. Nos espaces verts n'illustrent-ils pas cette médiation que l'art opère à l'égard de la nature supposée sauvage, indomptée, voire envahissante ? Or, les contributions recueillies lors du colloque « Nature urbaine en projets. Vers une nouvelle alliance entre nature et ville » ne vont pas du tout dans ce sens[1] . Tour à tour, elles reviennent sur le caractère convenu ou les préjugés d'une réponse supposée instinctive sans arrière-pensée apparente.

■ Le pouvoir de l'art

En s'appuyant sur l'œuvre photographique de Valérie Jouve, Aline Gheysens montre que l'art témoigne de la ville, de la façon dont la ville exerce une sorte de pouvoir sur les corps, leur posture, leur allure, la façon dont, en général, ils se rapportent à l'espace urbain.

En ce sens, l'art apporte un regard non pas sur la présence de la nature en ville, sur les modalités de cette présence, mais sur sa réelle absence. L'auteur pointe que seuls les tissus imprimés des vêtements portent trace de cette nature citadine autour de laquelle on fait tant de tapage aujourd'hui. L'art, la photographie en l'occurrence, traite de l'essentiel, du pouvoir qualifié de « mimétique » par notre auteur, c'est-à-dire moins de la nature en ville – de l'artificialisation – que de la nature de la ville, de la coercition et/ou du partage de l'espace public qu'elle induit.

En passant du témoignage à l'action, l'art contribue à requalifier l'espace urbain. Selon Marc André Brouillette, son apport n'est donc pas d'ordre esthétique, il ne lui incombe pas d'embellir un espace urbain qualifié de laid. En se livrant à une sorte d'herméneutique des sculptures littéraires de Michel Goulet, il interroge la mise à disposition d'une série de chaises en acier qui, sur une place, une promenade, dans un jardin, présentent des poèmes. Notre auteur montre que l'art public – la sculpture et la poésie en milieu urbain – induit l'acte observer l'objet offert sous un autre jour que sa quotidienneté, l'acte de lire les poèmes inscrits sur les chaises et l'acte de relire (requalifier) la portion d'espace urbain où ces sièges sont offerts au public. Là encore, il est davantage question de l'impact de la sculpture et de la poésie sur la nature de la ville, sur la requalification et l'identité urbaines dont l'art est porteur, que de l'art des jardins urbains et de l'artifice que celui-ci insufflé à la nature.

■ L'art pris en défaut

En contrepoint de ces réponses, qui font de la photographie et de la sculpture poétique les témoins de la nature de la ville ou l'agent d'un projet de requalification de l'espace public, Edgard Vidal se fonde sur la théorie littéraire et l'esthétique pour éclairer une expérience sensorielle. Marchant sur les trottoirs aux dalles cassées de Montevideo, il entrevoit, dans les interstices, les micropaysages que forment la pluie, la boue, les herbes. C'est donc à la faveur de

ce manque d'entretien de la voirie que, dans une épiphanie heureuse, ces fragments de nature affleurent. Ils apparaissent bien distincts de la vision panoramique et d'une esthétique globalisante que suggèrent les traditionnelles définitions du paysage, qu'il soit ou pas urbain.

Si la théorie de l'art – Maurice Merleau-Ponty, Roland Barthes et Daniel Arasse – permet de penser ces petits paysages nés d'une démarche chancelante, cette communication s'attache à prendre l'art des jardins et du paysage en défaut pour ressaisir la nature de la ville. Au-delà du souhait de voir Montevideo restauré, de la reprise économique nécessaire à la réalisation de cette visée en Uruguay, ne prône-t-elle pas le maintien, ici ou là, de chemins de terre ? Dès lors, notre auteur n'espère-t-il pas l'avènement d'une ville qui ne se réduirait pas au rationalisme cartésien d'une grille urbaine ?

■ La nature, une affaire d'éthique

En raison de son pouvoir et des limites de ce pouvoir, l'art éclaire la nature de l'urbain. Pour ce qui concerne la nature elle-même – le vivant – il faut peut-être se tourner vers la sociologie ou vers l'historiographie de l'architecture et de l'urbanisme pour la saisir.

On pourrait rappeler ici que la nature n'existe pas en soi, indépendamment d'une société humaine qui, à un moment donné de son histoire, l'appréhende, la transforme et s'en forge une image collective. C'est donc plus une représentation sociale qu'une œuvre d'art. Au demeurant, le principe de soutenabilité inhérent à la demande de nature urbaine ne pose-t-il pas davantage la question du partage équitable des squares, des jardins ou des parcs qu'il ne se soucie de l'art afférent aux espaces verts ? La nature urbaine, ses représentations et la quête sociale de vert renvoient davantage à des questions morales et politiques qu'à des préoccupations esthétiques. Si l'art apporte peu à la nature, c'est donc parce que la nature, notamment urbaine, est une affaire d'éthique.

Comme si elle complétait cette dernière thèse, Maria José A. Marcondes convoque l'historiographie de l'architecture et de l'urbanisme pour soutenir que, des Lumières au modernisme, la rationalité à l'œuvre dans ces arts de l'espace réduit les préoccupations écologiques des projets urbains à une affaire d'ingénierie et de technique, de gestion environnementale des coûts. En somme, l'art demeurerait une affaire d'esthétique et de rationalité environmentaliste là où la nature urbaine est de l'ordre de l'éthique et du symbolique.

La thèse qui ressort de ces quatre textes est donc sans nuance, sans concession faite à l'art ou à la nature.

En mettant l'accent sur l'artifice que l'art apporterait à la nature urbaine, on méconnaît le pouvoir véritable de l'art. On le cantonne à l'esthétique et à la nature jardinée alors qu'il a bien davantage trait à la ville, à ce qu'elle nous fait et à ce qu'elle est. D'un même geste, on s'interdit de percevoir les limites de l'art. On s'empêche de voir que la nature naît de ses défaillances, aux frontières du rationalisme des arts aux prises avec le vivant dans nos cadres de vie. On ignore que la nature urbaine est moins un fait esthétique qu'une affaire de représentations sociales et d'éthique.

Le mérite d'une thèse tranchante est d'appeler son antithèse. Puisse ce livre, non pas susciter l'adhésion, mais nourrir le débat !

[1] Ces contributions, dont le présent ouvrage offre une sélection, sont tirées de la session « Retour sur l'esthétique : perceptions, représentations, projections de l'urbain et sa nature » qui fut dirigée par Daniela Perrotti.